





LES COMPAGNONS  
DE JEANNE D'ARC

DU MÊME AUTEUR

*Vol et brigandage au Moyen Âge*, Paris, PUF, « Le Nœud gordien », 2006.

*Crime et châtement au Moyen Âge. v<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 2013.

*Robert de Sarrebrück ou l'honneur d'un Écorcheur*, Rennes, PUR, 2014.

*Le Drame d'Azincourt. Histoire d'une étrange défaite*, Paris, Albin Michel, 2015.

*Jeanne d'Arc*, Paris, Perrin, 2020.

*Un roi pour deux couronnes. Troyes 1420*, avec Arnaud Baudin, Gand, Snoeck, 2020.

Valérie Toureille

LES COMPAGNONS  
DE JEANNE D'ARC

*Images d'une société militaire  
à la fin du Moyen Âge*

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2026  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-5710-4

## INTRODUCTION

En 1429, lorsque Jeanne d'Arc apparaît sur le devant de la scène politique, le royaume de France est en guerre depuis près d'un siècle. Le conflit a débuté en 1337 avec une querelle dynastique inextricable opposant deux descendants de Philippe le Bel : le Français Philippe de Valois et l'Anglais Édouard III. Depuis cette date, la France a accumulé une série d'échecs militaires (L'Écluse, 1340 ; Crécy, 1346 ; Poitiers, 1356) et de raids dévastateurs qui ont ruiné des provinces entières. En 1415, la sanglante défaite d'Azincourt a constitué le point d'orgue de cette déshérence, amplifiée par la guerre civile qui oppose deux factions rivales, les Bourguignons et les Armagnacs. En 1420, le roi Charles VI, sujet à la démence, a accordé par le traité de Troyes la couronne de France à l'héritier du roi d'Angleterre, alors même que son fils, le Dauphin, avait été déclaré hors la loi. C'est dans ce contexte qu'intervient le personnage de Jeanne d'Arc.

Née en 1412 aux confins du royaume, à Domrémy, celle que l'on appellera plus tard la Pucelle a connu dès son enfance les ravages des gens de guerre. Elle porte une conviction partagée par beaucoup : le dauphin Charles est l'héritier légitime et les Anglais doivent être chassés du royaume. Sa mission, religieuse autant que militaire, l'amène à fédérer des hommes d'armes qui jusque-là ont combattu dans le plus grand désordre. Le siège d'Orléans entamé par les

Anglais en octobre 1428 constitue l'événement fondateur de l'alliance des chefs de guerre et de leur improbable rassemblement sous sa bannière. La figure extraordinaire de la Pucelle a trop souvent occulté l'environnement militaire dans lequel elle a été plongée. C'est cet univers masculin d'hommes de guerre, avec leurs audaces et leurs faiblesses, leur ascension ou leur chute, qui nourrit ces pages, à travers dix personnages représentatifs de la diversité des combattants du xv<sup>e</sup> siècle.

Jeanne d'Arc a combattu avec des hommes qu'elle n'aurait jamais dû rencontrer, dans un milieu où elle n'aurait pas dû se trouver, tant était grande la distance qui séparait la jeune femme de ses « compagnons » endurcis par la guerre, tous ou presque issus de la noblesse, coutumiers de la violence et capables parfois des pires exactions envers les populations civiles. Pour trois raisons au moins, leur rencontre était peu probable. La première tenait à son statut de femme, la deuxième à son rapport à la religion, la dernière à son origine sociale.

Sa condition de femme, tout d'abord, aurait dû retenir Jeanne de combattre. Les femmes qui accompagnaient les armées au xv<sup>e</sup> siècle étaient toutes ou presque assignées au rang d'épouse, de concubine ou de prostituée. On en voyait peu chevauchant en armure, l'épée au côté. Si l'on trouvait quelques femmes combattantes, on comptait surtout parmi elles des épouses de l'aristocratie militaire qui défendaient leurs biens quand leur mari se trouvait éloigné, prisonnier ou disparu<sup>1</sup>. Les autres étaient cantonnées dans les camps à des fonctions domestiques ou sexuelles. Elles avaient lié leur sort à des hommes dont les chances de rester en vie s'avéraient minces et qui tiraient leurs revenus d'engagements de courte durée ou de pillages. Ce sont ces femmes que Jeanne s'évertua à écarter de l'armée.

Par ailleurs, Jeanne appartenait à la frange la plus vulnérable de son sexe : les femmes jeunes et non mariées. À une époque où les filles devenaient des épouses au sortir de l'adolescence, et alors même que Jeanne ne se préparait pas à entrer dans les ordres, son âge ne pouvait qu'intriguer. Elle n'ignorait rien des risques encourus à s'engager sur les chemins sans protecteur et prit, pour se garder des pulsions de ses compagnons d'aventure, les précautions qui s'imposaient : un habit d'homme et une armure, qui la préservaient des tentations masculines<sup>2</sup>, et, pour dormir, la compagnie des femmes à chaque fois que cela lui était possible. Plus tard, ceux qui l'avaient côtoyée témoignèrent du respect qu'elle leur avait inspiré, mais, en creux, on ne peut s'empêcher de lire dans leurs dépositions un désir contrarié face à une jeune femme que tous considéraient comme « attirante ». Et l'on comprend qu'une autre femme non mariée, dans le même contexte, n'aurait pas fait l'objet d'un respect analogue.

La piété de Jeanne, qui justifiait le respect que les hommes de guerre lui portaient – si l'on en croit les témoignages –, aurait pu tout aussi bien constituer un sujet d'incompréhension réciproque. Non que les hommes de guerre ne crussent pas en Dieu, mais parce que leur dévotion demeurerait fortement teintée de superstition. Ils ne considéraient d'ailleurs pas les femmes et les hommes de foi comme intouchables. Il arrivait même, à l'occasion des prises de ville, que des nonnes fussent violées et, dans l'entourage de Jeanne, plusieurs hommes de guerre avaient incendié des églises avec les fidèles qui s'y trouvaient réfugiés.

Le troisième motif tenait à son milieu familial, celui d'une paysannerie très éloignée du métier des armes. La plupart des hommes de guerre appartenaient en effet à la noblesse. C'est d'ailleurs parce qu'il la considérait comme une petite paysanne que Robert de Baudricourt, lors de leur première

rencontre, lui intima l'ordre de regagner la maison de son père. Cette frontière des statuts sociaux ne lui fut pourtant jamais opposée. Jeanne entretint même des relations amicales sincères avec des membres de la grande noblesse, y compris avec un prince de sang royal, Jean d'Alençon. Cette proximité, qui paraîtrait incongrue aujourd'hui, témoigne d'une société médiévale plus tolérante qu'on ne le croit souvent.

Si l'on s'en tient à ces facteurs dirimants, l'intégration de Jeanne d'Arc dans le cercle étroit des chefs de guerre avait peu de chance de réussir. Son rang le plus probable était celui des prophétesses, ce pour quoi la tenait probablement Charles VII. En la dotant d'une armure, d'un destrier et d'une compagnie, il visait sans doute d'abord à en faire un symbole, une sorte de porte-étendard capable de fédérer les capitaines français. Et ceux qui se tenaient dans Orléans assiégée n'étaient pas loin de penser la même chose, car, dans un premier temps, ils l'écartèrent du « conseil de guerre » qui se tenait chaque soir pour décider des opérations du lendemain, persuadés qu'elle n'y avait pas sa place. Personne n'imaginait qu'elle braverait les dangers pour montrer l'exemple. Car Jeanne d'Arc, ce que n'avait sans doute pas prévu le Dauphin, gagna son rang parmi les combattants par son courage et son engagement physique, tout autant que par son autorité morale ou son « aura » mystique.

Si Jeanne et ses futurs compagnons d'armes appartenaient à des mondes antagonistes, ce fut pourtant leur alliance, toute improbable qu'elle fût, qui permit à Charles VII de sortir de l'ornière dans laquelle il se trouvait après avoir vu son armée écrasée à trois reprises, à Cravant (31 juillet 1423), à Verneuil (17 août 1424) puis à Rouvray-Saint-Denis (12 février 1429), alors même que les Anglais, qui assiégeaient Orléans depuis octobre 1428, étaient en position de franchir la Loire, de s'emparer de Bourges, sa capitale

provisoire, et de le prendre à revers à Chinon, sur l'Indre, où se trouvait sa cour. Et c'est cette alchimie, presque extraordinaire, qui a sorti Jeanne de l'Histoire, pour faire de son épopée un mythe.

Les biographes de Jeanne d'Arc, concentrés – ou fascinés – par leur objet, s'attardent peu sur les hommes de guerre qui ont croisé son chemin, que la littérature classe dans les « compagnons d'armes », et dont elle fait une catégorie indistincte. La réalité est évidemment plus subtile. Les circonstances qui ont amené des individus façonnés par la guerre, probablement peu croyants, à accorder à une jeune femme sans expérience militaire une confiance presque aveugle demeure l'un des grands mystères de l'aventure johannique. Il faudrait, pour tenter de le percer, cerner la personnalité de chacun de ces combattants avec les seuls moyens qui nous sont donnés, c'est-à-dire des bribes d'archives. L'exercice serait vain, tant nous échappe l'« esprit » du xv<sup>e</sup> siècle. Pour autant, s'attarder sur leurs parcours permet d'élargir l'horizon de cette aventure, son contexte, et de poser la question jamais résolue : quelle fut la part prise par Jeanne d'Arc à la victoire finale ?

Les archives relatives à Jeanne d'Arc conservent les noms d'une centaine d'hommes de guerre avec lesquels elle a combattu. La plupart appartiennent au groupe des hommes d'armes, des chevaliers, des écuyers, des princes parfois, que les sources citent abondamment. Les combattants qui les accompagnent sont ignorés. Si nous trouvons parfois mention de quelques-uns d'entre eux – des archers, des valets ou des canonniers –, il s'avère impossible d'en dire davantage. De fait, les « compagnons » d'armes de Jeanne d'Arc appartiennent tous au groupe de ceux qui décident et commandent. Leurs profils dessinent les contours d'une classe guerrière ancrée dans cette époque incertaine, difficile à cerner, qui annonce les transitions à venir dans

l'art de conduire la guerre et d'organiser les armées. Tous partageaient le même goût du combat – la « belle appertise d'armes » –, de l'aventure, la même exaltation de la force physique, éprouvée à la guerre comme dans les joutes ou à la chasse, mais tous, probablement, ne partageaient pas le même idéal. Du roman de chevalerie, auquel certains se réfèrent encore, au quotidien de combats où la maladie tuait parfois autant que la lame des épées, l'écart demeurait immense.

J'ai choisi d'isoler, au sein de cette liste, quelques figures significatives. Leur proximité avec Jeanne est relative. S'ils furent ses « compagnons », c'est dans l'acception médiévale du terme : ils ont, un jour, « partagé leur pain » avec elle. Tous étaient durablement marqués par la guerre, qu'ils avaient connue depuis leur plus jeune âge. Ils étaient parfois, comme on disait alors, « usés d'armes ». Tous avaient appris à combattre bien avant de rencontrer Jeanne et la plupart combattaient encore pendant de nombreuses années après sa disparition. Pour eux, l'épisode johannique fut une sorte de parenthèse, mais une « parenthèse enchantée ». Un moment « hors du commun » dont beaucoup se souviendraient trente ans plus tard, lorsqu'il faudrait témoigner devant les juges du procès en nullité de condamnation qui devait dénoncer la procédure inique dont Jeanne d'Arc avait été l'objet lors du procès de 1431<sup>3</sup>. D'une certaine façon, ces hommes rompus à la violence de la guerre, dénués de tout scrupule, ont pu approcher pendant quelques mois une forme de « sainteté » qui allait pour beaucoup les marquer à jamais.

Certains de ces hommes de guerre ont fait l'objet d'études savantes, d'autres demeurent mal connus. Dans sa quête de la réalité, la recherche historique est confrontée à une difficulté majeure : elle ne peut cerner l'intimité de ces hommes sans prendre le risque de se tromper, ni évoquer

leur caractère, ou leur apparence physique. Seuls les princes ont leur portrait, pour peu que le pinceau du peintre ait été fidèle au modèle. Par ailleurs, les hommes de guerre tenaient rarement un « journal » et il n'était pas d'usage alors de décrire les hommes par leur taille, leur apparence, la couleur de leurs cheveux ou celle de leurs yeux. Au-delà des actes écrits de la guerre, le premier matériau de l'historien est ici le récit des combats, des blessures, des séjours en prison ou des rançons payées qui forment la toile des biographies, pour leur partie militaire. Enfin, si la date du décès et celle des mariages sont en général connues, il en va rarement de celle de leur naissance. Quant aux généalogies familiales, elles sont encombrées d'homonymies – chaque famille privilégiant les mêmes prénoms<sup>4</sup> – qui compliquent leur restitution. Même les liens de fidélité ou les haines qui les animent sont difficiles à cerner. Et quand ils ont été les sujets d'un récit, comme cela fut le cas pour Jean d'Alençon ou pour Arthur de Richemont, leur biographe étant un serviteur, leur portrait relève du panégyrique autant que du compte rendu<sup>5</sup>.

D'une certaine façon, en cette matière comme en beaucoup d'autres, les sources les plus abondantes sont de nature judiciaire, sans doute parce que la justice, sous tous les cieux et dans tous les temps, conserve précieusement les pièces de ses procédures. Mais leur lecture comporte des biais, chacun interprétant les faits à son avantage. Ce matériau a pour mérite de parler de l'accusé, ou de la victime, en des termes concrets. Les pièces de procédure comprennent des témoignages, des plaidoiries, des sentences, des arguments d'appel, des lettres de rémission ou d'abolition. Leur nature juridique exige de les passer au tamis du droit mais les informations qui s'en échappent valent celles des chroniques, par ailleurs abondamment exploitées. C'est une matière archivistique que je connais bien pour avoir longuement travaillé sur la

criminalité des derniers siècles du Moyen Âge<sup>6</sup>. Dans les périodes de conflits incessants, la guerre et le crime, dans leurs manifestations respectives, finissent par se ressembler : pillages, incendies, viols, tortures, assassinats, spoliations... et le retour à la paix n'est parfois que le prolongement de la violence sous d'autres formes. Mais les similitudes sont parfois trompeuses. Ainsi, Robert de Sarrebrück, seigneur de Commercy, présenté dans les sources comme un bandit de la pire espèce, s'est révélé être, par le dépouillement de ses archives, un « entrepreneur de guerre » et un gestionnaire hors du commun<sup>7</sup>. C'est Robert de Sarrebrück, parce qu'il combattait avec Robert de Baudricourt, qui m'a conduite à Jeanne d'Arc et c'est en l'étudiant que j'ai troqué mon statut d'historienne du crime pour celui d'historienne de la guerre.

Pour avoir beaucoup utilisé les archives judiciaires dans mes travaux antérieurs, j'en connais les limites comme les opportunités. En la matière, les procès ne manquent pas dans les deux domaines du droit, pour reprendre une terminologie contemporaine, que sont le droit laïque, mêlant droit pénal et droit civil, et le droit canonique. Les deux procès de Jeanne d'Arc, en condamnation puis en nullité de condamnation, ont été précédés d'enquêtes « judiciaires » et de témoignages qui forment avec les chroniques la matière essentielle du récit « johannique ». Les procès criminels, comme ceux de Jean d'Alençon et de Gilles de Rais, précédés eux aussi d'enquêtes, apportent d'autres éclairages, de même que le procès post mortem de Raoul de Gaucourt. Les lettres de pardon accordées par le roi complètent la documentation.

Il était impossible, sauf à réaliser un nouveau dictionnaire, d'étudier chacun de la centaine d'hommes de guerre qui ont appartenu, à un moment ou à un autre, à l'entourage de Jeanne d'Arc. J'ai choisi de m'attacher plus particulièrement à l'étude de quelques figures suffisamment représentatives

pour rendre compte de la diversité des origines, des motivations et plus généralement des manières de combattre à la fin du Moyen Âge.

Dix personnages ont été retenus. Le premier est Robert de Baudricourt. L'homme est mal connu, mais sa vie de combattant le situe sans conteste dans le groupe des chefs de guerre fidèles à la cause du roi de France mais capables des pires excès. Le deuxième est Raoul de Gaucourt, un homme de grande expérience, au service de Charles VI puis du Dauphin, administrateur subtil et combattant de premier plan, qui paya d'une très longue captivité sa résistance dans Harfleur encerclée par l'armée anglaise, avant de mourir à près de quatre-vingt-dix ans dans un grand dénuement. Le troisième personnage est Jean d'Aulon, que les biographes de Jeanne d'Arc présentent comme le fidèle parmi les fidèles, capturé avec elle à Compiègne, mais qu'une lecture attentive des sources révèle plus ambigu que ce qu'en dit la littérature. Le quatrième portrait est celui de Jean d'Alençon. Voici un conte dans l'histoire, celui d'une amitié presque incroyable, tissée dès leur première rencontre, entre un prince de sang royal et la fille d'un laboureur. Ce type d'histoires nous rappelle que les frontières sociales, au Moyen Âge, étaient plus poreuses qu'elles ne le seraient dans les siècles suivants. Viennent ensuite Ambroise de Loré et Gilles de Rais. Le premier est un authentique héros qui aura conduit pendant des décennies une guerre de harcèlement interdisant aux Anglais le contrôle de l'Anjou. Son compère Gilles de Rais est, d'une certaine façon, son « antithèse ». Présenté comme un proche de Jeanne, au point d'être devenu un héros de la littérature japonaise, il s'avère surtout un piètre combattant, choisi par le Dauphin pour sa fortune plutôt que pour ses capacités militaires et qui se révélera par la suite être un authentique criminel.

À Orléans, Jeanne d'Arc rencontra, au premier rang des capitaines français qui avaient répondu à l'appel de la cité, Jean, le bâtard d'Orléans, un homme de guerre éprouvé et le représentant d'une grande famille princière qui allait demeurer dans l'histoire de France sous le nom de Dunois. À ses côtés se trouvait Étienne de Vignoles, dit La Hire, dont les exploits et la réputation ont fait un héros populaire et l'une des figures des jeux de cartes. Le bâtard d'Orléans et La Hire, qui ont très souvent combattu ensemble, occupaient les deux extrémités de l'échelle des catégories nobiliaires. Le premier était le fils naturel du duc d'Orléans et il avait été élevé comme tel ; le second était le fils d'un obscur seigneur des Landes dont le fief demeure ignoré.

Arthur de Richemont et Guillaume de Flavy complètent cette galerie de portraits. Le premier, futur duc de Bretagne, était une personnalité contestée, la seule à posséder des parents dans tous les camps, un temps écarté de l'armée du roi, et que Jeanne allait s'efforcer de réintégrer au dispositif militaire. Il fut surtout, dans la décennie suivante, le maître d'œuvre de la réorganisation de l'armée française. Quant à Guillaume de Flavy, présenté comme un capitaine de peu de scrupules, il fut confronté à un choix dramatique : perdre Compiègne ou Jeanne d'Arc.

Chacun d'entre eux est, d'une certaine façon, représentatif de la classe militaire de son temps. Partisans du Dauphin, ils ont combattu dans une relative liberté, faisant preuve à l'occasion d'un grand courage personnel mais pouvant aussi se rendre coupables, à l'égard des populations civiles, d'actes susceptibles de leur valoir des poursuites judiciaires. Souvent laissés à eux-mêmes, combattant pour un monarque désargenté, ils affrontaient deux armées parfaitement constituées et bien encadrées : celle du duc de Bourgogne et celle du roi d'Angleterre. L'armée anglaise, en particulier, était un modèle d'organisation. Son commandement était assuré

par des nobles de haut rang. La troupe était pour l'essentiel composée d'archers venus du monde paysan, recrutés sur contrat. Leur discipline faisait merveille. S'émancipant des règles désuètes de la chevalerie, elle avait cloué au sol les chevaliers français à plusieurs reprises. Son professionnalisme, outrepassant les règles de la guerre nobiliaire, pouvait conduire à l'extermination de l'ennemi, comme à Azincourt, où, sur les ordres du roi, une grande partie des prisonniers avaient été exécutés. Pour les survivants, le montant des rançons exigées, empêchant une libération rapide, allait neutraliser pour longtemps une partie de la noblesse combattante française, au premier rang de laquelle figurait le duc d'Orléans, demi-frère du bâtard Jean.

Face aux grands seigneurs anglais, les Français du Dauphin alignaient des petits nobles sans fortune, capitaines soldés ou mercenaires, selon l'état des finances publiques. Ces hommes venaient de régions différentes et ne parlaient pas tous la même langue. Baudricourt appartenait au grand espace lorrain marqué par le plurilinguisme et traversé de guerres incessantes, plus familier de l'Empire<sup>8</sup> que de Paris et de l'Île-de-France. Ambroise de Loré et Gilles de Rais appartenaient au bocage de l'Ouest, comme Jean d'Alençon. Leur pays, fragmenté par le rideau des haies et les méandres de ses innombrables rivières, fut le terrain de prédilection de la guerre dite « guerréante », plus proche de la guérilla que des combats réguliers de la chevalerie. Gilles de Rais était même un peu breton, le pays auquel il devait son nom étant de Retz<sup>9</sup>, comme Arthur de Richemont, frère du duc de Bretagne. Raoul de Gaucourt était lui d'origine picarde, d'une Picardie proche de l'Île-de-France qui fournissait le gros des troupes et des serviteurs de la Cour. Guillaume de Flavy était un Champenois tandis que Jean d'Aulon venait du Comminges, une province reculée des Pyrénées orientales où l'on ne parlait pas le français. La Hire, en tant

que Gascon des Landes, ne le parlait pas plus. Le seul, dans cette liste, issu de la région centrale de la France était Jean d'Orléans, de l'Orléanais-Blésois. Ces appartenances régionales n'étaient pas anecdotiques, dans un royaume encore peu homogène. Elles dessinaient des alliances naturelles fondées sur la familiarité des références, des réseaux politiques et même d'éventuels cousinages.

Il manque à cette galerie de portraits des hommes de grande valeur, sur lesquels je dois m'expliquer. Jean de Bueil, par exemple, aurait pu s'y trouver, mais son profil et ses origines le rapprochent trop d'Ambroise de Loré. Poton de Xaintrailles aurait mérité un long développement mais l'essentiel de son action militaire a accompagné celle de son complice La Hire. Florent d'Illiers, le capitaine de Châteaudun, appartient à l'aire d'influence du bâtard d'Orléans. En tout état de cause, il eût été impossible de donner à chacun d'eux un développement équivalent à celui consenti à nos protagonistes. Par ailleurs, si ce panel comprend des hommes de fortunes disparates, tous sont issus du groupe nobiliaire. Les combattants « du peuple » sont plus rarement cités, et quand ils le sont, nous nous trouvons dans l'incapacité de retracer leur parcours. Je les évoquerai à chaque fois que l'occasion m'en sera donnée, pour ne pas les oublier, car ils furent, en très grand nombre, les victimes de ces guerres innombrables qui ont endeuillé la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle.

## PARTIE I

# CHEMINS CROISÉS

En 1428, lorsque débute le parcours de Jeanne, le royaume de France est partagé entre le pouvoir anglais et celui du Dauphin Charles, qui a redéployé ses institutions au sud de la Loire. Le siège d'Orléans entamé par les Anglais en octobre 1428 vise à terrasser cette opposition politique. Toutes les forces militaires du Dauphin se concentrent alors sur la ville pour la protéger, mais le siège s'éternise et personne n'entrevoit d'issue. La menace de ce danger imminent s'est propagée partout dans le royaume, jusqu'à ses frontières.

Lorsque Jeanne rencontre pour la première fois le capitaine de Vaucouleurs, Orléans n'est pas encore menacée mais la situation des territoires restés sous le contrôle du Dauphin s'est considérablement dégradée, en particulier dans l'espace frontalier où vit la famille de Jeanne d'Arc. La libération d'Orléans devient bientôt un enjeu majeur pour la survie du royaume de France. C'est dans ce contexte que s'ouvre l'épopée johannique et l'entrevue décisive avec le capitaine de Vaucouleurs, Robert de Baudricourt. Les autres rencontres de la Pucelle avec ses différents compagnons d'armes s'échelonnent tout au long des principales étapes de son aventure depuis Chinon jusqu'à Compiègne en mai 1430, en passant par les batailles du pays d'Orléans.



## CHAPITRE PREMIER

### Robert de Baudricourt : une rencontre décisive et sous haute tension

L'aventure de Jeanne d'Arc a commencé à Vaucouleurs, sur la rive française de la Meuse. Ce long fleuve aux multiples méandres se jette dans la mer du Nord, quelques centaines de kilomètres plus loin. La jeune fille s'y rendit pour la première fois en mai 1428 pour y rencontrer Robert de Baudricourt<sup>1</sup>, le capitaine de la place, qui tenait la châtelainie pour le compte du Dauphin. Peu sensible à l'aura personnelle de Jeanne, comme aux nécessités de sa mission, Baudricourt demeura néanmoins le premier personnage de son aventure.

Vaucouleurs se trouve à une vingtaine de kilomètres de Domrémy, ville natale de Jeanne d'Arc, sur la route qui longe la rivière. À cheval, on peut effectuer le trajet aller et retour dans la journée mais à pied ou en charrette, il faut compter deux jours. La famille de Jeanne disposait d'un point de chute sur ce chemin, à Burey, un peu avant d'arriver à Vaucouleurs, où se trouvaient des cousins<sup>2</sup>. À Vaucouleurs, Jeanne croisa les hommes d'armes qui vivaient dans la maison de Baudricourt, comme Aubert d'Ourches, l'un de ses lieutenants, ou Bertrand de Poulangy. L'un et l'autre raconteront cette entrevue près de trente ans plus tard lors du procès en nullité de Jeanne d'Arc<sup>3</sup>.

Dans cette région partagée entre la Lorraine et le Barrois, Robert de Baudricourt était un personnage à la fois important et familier. Le père de Jeanne, Jacques d'Arc, l'avait rencontré l'année précédente, en mars 1427, dans le cadre d'un contentieux : Baudricourt avait convoqué Jacques d'Arc en tant que représentant de la communauté villageoise de Domrémy.

Capitaine du château de Vaucouleurs et officier de René d'Anjou, Baudricourt était d'abord un seigneur lorrain, propriétaire de biens dans le Barrois et en Champagne. Il représentait le Dauphin dans les confins du royaume et n'était encore qu'écuyer<sup>4</sup>. Les hommes d'armes qui le servaient étaient eux-mêmes issus de la noblesse locale et puisaient dans la région l'essentiel de leurs hommes. La Lorraine connaissait des conflits incessants au sein de la noblesse et nombre de ses hommes alimentaient les troupes en guerre.

Baudricourt était lui-même issu d'une lignée de combattants. Ses ancêtres s'étaient imposés par leurs qualités guerrières, fondées sur la force physique. Ils avaient franchi dans le même mouvement les échelons de la promotion sociale et ceux de la richesse foncière en servant des maîtres plus puissants qu'eux. Dans un espace lorrain déchiré entre de multiples pouvoirs, les Baudricourt avaient choisi de servir la famille de Bar, et en avaient tiré de justes récompenses. Le grand-père de Robert, Jean, était « gardien » de la ville de Verdun<sup>5</sup>. En 1384, son père, Liébault de Baudricourt, avait été fait gouverneur de la ville et du marquisat de Pont-à-Mousson, possession du duc de Bar.

Ce dernier, dans les guerres qu'il menait contre le duc de Lorraine et la ville de Metz, avait besoin d'hommes d'armes éprouvés, et les Baudricourt disposaient d'une solide réputation en la matière. On sait le dur apprentissage que subissaient les enfants de la petite noblesse destinés à combattre, astreints dès leur jeune âge à des exercices physiques

intenses et montant à cheval chaque jour afin de devenir des cavaliers émérites<sup>6</sup>. Dès leurs treize ans, ils étaient conduits sur les champs de bataille, comme pages. Ils connaissaient les bivouacs au cœur de l'hiver et souvent les rudes conditions de la prison. Soumis à de telles épreuves, la sélection naturelle triait les plus résistants. Ces hommes de guerre, pour ceux qui n'étaient pas morts sur les champs de bataille, vécurent parfois jusqu'à un âge très avancé.

Le duché de Bar se trouvait partagé par la Meuse entre deux territoires distincts<sup>7</sup>. Celui de la rive droite relevait de la suzeraineté de l'empereur, celui de la rive gauche de celle du roi de France. Entre ses deux suzerains, le duc Robert de Bar avait clairement indiqué sa préférence en épousant en 1364 la sœur du roi, Marie de France. Il avait également privilégié les liens avec la maison d'Orléans plutôt qu'avec celle de Bourgogne, qui tentait déjà de s'imposer sur les frontières du duché.

Le conflit entre les deux grandes principautés, Orléans contre Bourgogne, faisait le substrat de tous les conflits amenés à déchirer cette extrémité du royaume, au point de rencontre de la Champagne, de la Lorraine et du Barrois. À partir de 1407, la guerre « civile » qui la dévaste, au point de faire disparaître nombre de ses villages, se lit au prisme de ces rivalités partisans, elles-mêmes doublées de rivalités entre familles, sans que l'on sache toujours démêler, dans ces affaires compliquées, les intérêts privés des intérêts « politiques ».

Cette guerre d'influence avait conduit les « obligés » du clan des Orléans à rejoindre les soutiens du Dauphin face au clan bourguignon. Tel fut le cas, par exemple, du seigneur de Commercy, Robert de Sarrebrück, comte de Roucy et de Braine, dont la considérable puissance de feu pouvait renverser le sort des batailles. S'étaient ajoutés à ces « Orléanais » les « fidèles » de la famille d'Anjou, depuis que Yolande

d'Aragon, duchesse d'Anjou, descendante de la famille de Bar, avait pris en main le parti du Dauphin en devenant sa belle-mère. Or Domrémy, du fait de son rattachement à la châtellenie royale de Vaucouleurs, appartenait de cœur à l'héritier légitime du roi, le dauphin Charles.

Face à eux se trouvaient les partisans du duc de Bourgogne, et, en leur sein, ceux d'entre eux prêts à se vendre à la monarchie anglaise, comme les Vergy ou Jean de Luxembourg. Le duc de Bourgogne avait, dans ce contexte, un intérêt particulier à prendre le contrôle de la route de la Meuse qui lui aurait permis de relier en ligne directe les deux moitiés de son immense duché. L'espace lorrain constituait en effet un obstacle entre ses possessions méridionales (Bourgogne et Franche-Comté) et ses provinces du nord (Flandre, Artois, Hainaut et Brabant). Le reste, ensuite, était une question de fidélités personnelles. Les seigneurs les plus modestes restaient attachés à des familles plus importantes. Les combattants de base, choisis pour leur adresse ou leur force physique, se vendaient à celui qui pouvait assurer leur entretien. Il arrivait par ailleurs que les frontières partisanses séparassent des membres d'une même famille.

Par une politique d'achats bien menée, les Baudricourt avaient acquis en deux générations une position enviable. Le père de Robert disposait de biens situés dans le secteur de la vallée de la Meuse. Il était même en mesure de prêter de l'argent au duc de Bar, son maître<sup>8</sup>. L'héritage des Baudricourt comprenait deux châteaux, celui de Nonsard et celui de Blaise qui lui venait de sa mère. Ils possédaient par ailleurs de nombreux droits assis sur les villages de la région<sup>9</sup>. Ces droits et domaines assuraient à Robert de Baudricourt un revenu confortable, suffisant pour solder une troupe à demeure. Si le capitaine recevait des gages pour son office, les partisans du Dauphin ne pouvaient guère compter sur les finances publiques pour payer leurs « soldats », acheter

les chevaux et les armes, fortifier leurs places et régler la rançon des prisonniers. Lui-même empruntait de quoi faire vivre sa cour. L'économie de la guerre était encore une économie de la prédation dans laquelle les rançons tenaient une place importante et pouvaient conduire, selon le sort de la bataille, à l'aisance ou à la faillite. Les « sauvegardes » ou « pâtis »<sup>10</sup> infligés aux malheureux villageois complétaient les revenus. Le reste tenait au pillage et à la rapine, lorsque le chef de guerre lâchait ses hommes sur les terres de l'adversaire. Le phénomène s'avérait destructeur à court terme. La guerre ralentissait l'activité marchande, les péages rapportaient moins. Le revenu des impôts disparaissait avec l'anéantissement des villages et des fermes. La vente du produit des pillages et, parfois, celle des prisonniers ou des chevaux alimentaient une économie secondaire qui finissait par s'épuiser faute de biens disponibles.

Les Baudricourt étaient donc attachés au duc de Bar et au clan des Orléans. Après la disparition du duc Édouard de Bar sur le champ de bataille d'Azincourt (1415), Baudricourt demeura fidèle à son engagement<sup>11</sup>. Seul survivant de la famille, le cardinal Louis de Bar, évêque de Châlons, allait gérer les affaires courantes du duché sans intention de devenir duc lui-même. C'est pour échapper à l'inconfort de sa situation qu'il accepta, le 20 mars 1419, d'adopter René, le fils de Yolande d'Aragon, fiancé à l'une des filles du duc de Lorraine. Elle espérait, à terme, rapprocher les deux duchés voisins. René d'Anjou n'était encore qu'un enfant de dix ans et, en attendant sa majorité, le cardinal de Bar, installé à Verdun, allait administrer le quotidien du duché, sans prendre parti entre les deux puissances en guerre.

Nous ignorons à quel moment Robert de Baudricourt a été fait capitaine de Vaucouleurs. C'est sans doute par la famille de sa mère qu'il s'est fait connaître de l'entourage

du roi, auquel Vaucouleurs appartenait. La châteltenie, achetée par le roi en 1365 aux sires de Joinville, formait une enclave dans l'espace barrois. La ville avait été le lieu des rencontres entre le monarque français et l'empereur germanique, sur la frontière de la Meuse. Une muraille renforcée d'une vingtaine de tours lui assurait une solide protection. En son sein, le château, de forme quadrangulaire, possédait des murs suffisamment épais pour résister aux boulets des bombardes. Quatre portes permettaient d'entrer dans la cité, dont l'une se nommait la porte de France. Les armes de Vaucouleurs y figuraient : « De gueules à la tour crénelée d'argent, au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or. » Ainsi, Vaucouleurs était en France, dans un territoire qui ne s'y trouvait pas. Sa position d'officier royal n'empêchait pas Robert de Baudricourt de servir le duc de Bar, qui le désigna comme l'un de ses chambellans. Cette double allégeance n'avait rien d'exceptionnel. Elle était même cohérente, si l'on considère les fidélités de la famille de Bar, toujours proche de la famille royale.

En 1420, Baudricourt est cité comme capitaine de Vaucouleurs<sup>12</sup>. Dans cette fonction, il assista au regain de tension qui opposait les partisans du duc de Bourgogne, allié aux Anglais, à ceux du dauphin Charles. Dans l'espace lorrain partagé entre les deux influences, la tension était d'autant plus exacerbée que le cardinal-duc, d'une nature peu belliqueuse, n'avait pas fait connaître sa position.

En mai 1420, le duc de Bourgogne envoya une importante ambassade vers le cardinal de Bar pour le rallier à sa cause<sup>13</sup>. Ses envoyés étaient chargés de l'inviter à Troyes pour participer aux pourparlers engagés avec les Anglais pour désavouer le Dauphin. L'ambassade était protégée par les règles en usage : les hommes disposaient de sauf-conduits et ne pouvaient être arrêtés. Mais cette protection ne retint pas Robert de Baudricourt et son complice Robert de Sarrebrück,

le puissant seigneur de Commercy<sup>14</sup>. Alors que les ambassadeurs s'apprêtaient à quitter le Barrois, ils furent capturés et aussitôt transférés dans les prisons de Commercy. L'affaire fit grand bruit. Le cardinal s'en indigna. Les deux protagonistes indiquèrent avoir agi « pour et au nom du Dauphin ». Cet enlèvement fut le premier acte de guerre de Robert de Baudricourt, intervenant au moment où, à Troyes, le traité du 21 mai 1420 entérinait la déchéance du Dauphin au profit du roi d'Angleterre et instaurait le principe de la double monarchie de France et d'Angleterre. Henri V, le vainqueur d'Azincourt, était formellement reconnu comme l'héritier du roi de France. Cependant, l'opération conduite par les deux capitaines français fut un succès politique autant que militaire. Le duc de Bourgogne mit en accusation le cardinal-duc et leurs relations en furent définitivement compromises. Robert de Sarrebrück et Robert de Baudricourt, pour leur part, pouvaient escompter de confortables rançons. L'amitié entre les deux hommes, renforcée par un serment d'entraide, allait durer plusieurs décennies. Baudricourt avait gagné la confiance du Dauphin, qui ne se démentit jamais par la suite malgré la distance qui les séparait et le fait qu'ils ne se rencontrèrent probablement jamais.

Les dix années qui suivirent cet épisode furent particulièrement confuses. Les guerres étaient continues. Des dizaines de villages furent détruits. Et les amis d'un jour devenaient les ennemis du lendemain. Les seuls à suivre une ligne de conduite claire étaient les Anglais, qui, après avoir mis la main sur la Normandie, voulaient contrôler la Champagne jusqu'au Bassigny<sup>15</sup>. *A priori*, ils pouvaient compter, dans leur ambition, sur leurs alliés bourguignons, mais il arrivait que ceux-ci poursuivent leurs propres desseins sans tenir compte des intérêts de leurs alliés.

En 1422, Robert de Baudricourt épousa Catherine de Sancy (ou de Chancey), la veuve d'un seigneur de la région.

Il est difficile, faute de documents, de décrire le quotidien du château de Vaucouleurs mais, par analogie, la place rassemblait à la fois une garnison de manière permanente et des seigneurs locaux qui vivaient dans l'entourage du capitaine, tout en assurant la gestion de leurs propres domaines. Robert de Baudricourt disposait à Vaucouleurs d'une troupe aguerrie. Il pouvait facilement mettre sur pied une petite armée de 150 à 200 combattants. Ses lieutenants étaient recrutés dans les familles de la petite noblesse des alentours qui formaient sa clientèle<sup>16</sup>. En pénétrant dans la cour de l'imposante forteresse, Jeanne fut sans doute confrontée à une troupe bruyante de valets occupés à l'entretien des chevaux, et au salut goguenard d'hommes en armes intrigués par sa détermination.

En avril 1424, une troupe anglo-bourguignonne s'avança jusqu'à Méigny<sup>17</sup> et le prévôt de Foug<sup>18</sup> sollicita l'intervention de Baudricourt. Celui-ci envoya sur place l'un de ses lieutenants, Aubert d'Ourches, avec un détachement de 29 cavaliers, soit une centaine d'hommes au total. Les Anglo-Bourguignons furent battus le dimanche 11 avril 1424 devant Foug et le capitaine qui les commandait<sup>19</sup> fut fait prisonnier et conduit dans une prison de la ville<sup>20</sup>. Le 2 juin, peut-être en représailles à cet acte de « résistance », les Anglais confisquèrent à Baudricourt son château de Blaise et l'attribuèrent au Bourguignon Jean de Vergy<sup>21</sup>, propriétaire du château voisin de Vignory<sup>22</sup>. Baudricourt est alors présenté dans l'acte comme « adversaire et désobéissant<sup>23</sup> ». Cette confiscation, qui le privait d'une part importante de ses revenus, provoqua sa colère. À partir de cette date, il allait considérer les Vergy comme des ennemis personnels. Et leur haine réciproque allait se traduire, pour le plus grand malheur des populations, par la destruction de nombreux villages.

Le bâtard de Vergy attaqua le premier, pendant l'été 1424. Il assiégea la place de Gondrecourt<sup>24</sup>, avant de chevaucher autour de Vaucouleurs pour y causer d'importants dégâts. Baudricourt répliqua en envoyant ses hommes ravager les confins de la Bourgogne<sup>25</sup>. Cette pression exercée sur la province incita le maréchal de Toulangeon<sup>26</sup>, devant l'ampleur des dommages, à proposer, le 18 mars 1426, de conclure une « abstinence de guerre ».

Les Anglais ne pouvaient se satisfaire de ce statu quo. Au moment où ils s'apprêtaient à lancer une grande offensive sur la Loire, ils n'entendaient pas laisser les partisans du Dauphin tenir des places fortes dans l'est de royaume. Vaucouleurs occupait, dans leurs préoccupations, une place à part, comme le Mont-Saint-Michel, deux symboles de la résistance à leur occupation. Le 22 août 1427, le régent du royaume, John Bedford, leva donc une armée pour la « reddition et délivrance de Vaucouleurs<sup>27</sup> ». L'opération, qui visait à faire tomber toutes les places fortes encore tenues par des partisans du Dauphin, s'annonçait de grande ampleur. Antoine de Vergy, comte de Dammartin, chargé de la conduire, avait rallié les Anglais en 1422, avec le titre de maréchal. Le 31 juillet 1423, à Cravant, ce redoutable homme de guerre avait écrasé les troupes françaises venues reprendre la ville.

Les préparatifs de l'offensive des Anglais durèrent presque une année. Le 15 mai 1428, Jean de Luxembourg, un autre chef de guerre bourguignon à leur solde, vint mettre le siège devant Beaumont, dans l'Argonne. Face à l'offensive, le duc de Bar mit en défense le Barrois, avec l'aide de Robert de Baudricourt et de Robert de Sarrebrück.

C'est dans ce contexte particulièrement tendu que Jeanne entreprit une première démarche auprès de Baudricourt, au mois de mai 1428. Le capitaine n'avait pas l'habitude de recevoir des petites paysannes. L'un de ses hommes, Bertrand de

Poulangy<sup>28</sup>, présent lors de l'entrevue, rapporta la scène près de trente ans plus tard. Ce Bertrand de Poulangy, né vers 1392, était le fils de Jean de Poulangy<sup>29</sup>, originaire de Toul, anobli de fraîche date<sup>30</sup>. Le chroniqueur Jean Chartier rapporte également l'épisode à sa manière, en prétendant que Jeanne

dit à plusieurs reprises à un nommé messire Robert de Baudricourt\*, capitaine dudit Vaucouleurs, et à plusieurs autres, qu'il y avait nécessité de la conduire vers le roi, qu'elle lui rendrait de grands services dans ses guerres, et, par plusieurs fois, le sollicita. Et de cela, ils ne faisaient que rire et se moquer, car ils tenaient Jeanne pour une « simple personne » et ne tenaient aucun compte de ses paroles<sup>31</sup>.

En effet, le capitaine de Vaucouleurs ne se montra pas très attentif aux propos de Jeanne, dont il ne saisissait pas l'intention. Il lui conseilla fermement de retourner à Domrémy et la confia aux bons soins de son cousin, Durand Laxart, en ajoutant qu'elle méritait surtout d'être corrigée par son père pour l'avoir dérangé dans un tel moment.

---

\* Tous les textes en moyen français ont été modernisés pour en faciliter la lecture.

## NOTES

### Notes de l'introduction, p. 7

1. On peut citer les exemples de Jeanne de Belleville ou de Perette de la Rivière ; voir Valérie Toureille, « Perette de la Rivière, une femme de guerre dans l'ombre du pouvoir », dans Louis de Carbonnières, Emmanuelle Santinelli-Foltz, Solange Ségala (dir.), *Droit, modalités et limites de l'exercice du pouvoir des femmes au Moyen Âge* (à paraître 2026).

2. Aliénor d'Aquitaine, en son temps, avait utilisé le même subterfuge du vêtement masculin pour voyager, Martin Aurell, *Aliénor d'Aquitaine. Souveraine femme*, Paris, Flammarion, 2024.

3. Cette procédure a souvent été délaissée au motif que ses ambitions étaient avant tout politiques. Cela consisterait à nier que le procès de condamnation de 1431, à Rouen, ne fut entaché d'aucune irrégularité et que ses juges se montrèrent impartiaux. Surtout, certaines mentions de témoignages du procès en nullité précisent que les témoins ont déposé librement et sans contrainte.

4. Dans la famille de Loré, par exemple, le prénom le plus répandu est Ambroise, donné de surcroît aux garçons comme aux filles.

5. Perceval de Cagny a donné un portrait de son maître, Jean d'Alençon (*La chronique de Perceval de Cagny*, éd. H. de Moranvillé, Société de l'histoire de France, Paris, 1902 ; *La chronique d'Arthur de Richemont par Guillaume Gruel*, éd. A. Le Vavasseur, Société de l'histoire de France, Paris, 1890).

6. Valérie Toureille, *Crime et châtimement au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2013.

7. *Ead.*, *Robert de Sarrebrück ou l'honneur d'un écorcheur*, Rennes, PUR, 2014.

8. Le Saint Empire romain germanique commençait, d'un point de vue théorique, à la frontière de la Meuse telle qu'elle avait été dessinée par le traité de Verdun.

9. Le pays de Retz (de Rezé) fut pris au Poitou au haut Moyen Âge et donné à la Bretagne.

PARTIE I  
CHEMINS CROISÉS

Notes du chapitre premier, p. 21

1. Aymeric Landot, « La famille de Baudricourt : itinéraire d'une promotion militaire, politique et administrative », dans Thierry Pécout (dir.), *Les Officiers et la chose publique dans les territoires angevins : vers une culture politique (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Rome, École française de Rome, 2020, p. 221-236. Voir aussi : Georges Poull, « Ascendance de Robert de Baudricourt », *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 1956, p. 637-639 ; Georges Poull, « Robert de Baudricourt, chevalier, capitaine de Vaucouleurs et bailli de Chaumont. Sa famille et sa descendance », *Les Cahiers d'histoire, de biographie et de généalogie*, Rupt-sur-Moselle, chez l'auteur, t. 2, 1966, p. 11-39 ; Léon Mougenot, *Jeanne d'Arc, le sire de Lorraine et le sire de Baudricourt*, Paris, Berger-Levrault, 1895 ; Léon Germain, « Recherches sur les actes de Robert de Baudricourt de 1432 jusqu'à 1454 », *Bulletin mensuel de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain*, Nancy, 2<sup>e</sup> série, t. II (51<sup>e</sup> vol.), 1902, p. 219-230.

2. Durant Laxart et son épouse, présentée comme la cousine de Jeanne.

3. En 1456, le procès en nullité casse le jugement qui avait conduit à l'exécution de Jeanne d'Arc en 1431, voir *Procès en nullité de condamnation de Jeanne d'Arc*, éd. Pierre Duparc, 5 vol., Paris, Société de l'histoire de France, Klincksieck, 1977-1988.

4. Il sera fait chevalier en 1430.

5. Verdun était un évêché indépendant. La fonction de gardien de Verdun avait été créée par un accord passé le 23 septembre 1363 entre le duché de Bar, celui de Luxembourg et l'évêque de Verdun. Le duc de Bar nommait à ce poste un chevalier, son lieutenant. *Nécrologe de la cathédrale de Verdun*, éd. Charles Aimond, Strasbourg, 1910.

6. *Le Jouvencel, par Jean de Bueil, suivi du commentaire de Guillaume Tringant*, éd. Léon Lecestre, Paris, Renouard, 1887. Sur le même thème : *Le Livre des Faits du bon messire Jehan Le Maingre, dit Bouciquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes*, éd. D. Lalande, Paris, Droz, 1985.

7. Le comté de Bar a été promu au rang de duché en 1354 pour sa partie relevant de l'Empire. Il avait reçu, le 14 mai 1387, pour le prix de ses services, la « maison de Nonsard » ; Nonsard, ancienne commune de la Meuse, aujourd'hui Nonsard-Lamarche.

8. C'est un point que nous retrouverons dans la plupart des biographies. Les seigneurs à leur service font souvent office de prêteurs sur gage pour les familles princières qu'ils servent.

9. Nonsard fut reconstruit par Liébault après avoir été endommagé lors de la guerre avec les Messins. René d'Anjou le rachètera, en 1451, à Robert de Baudricourt.

10. Tribut négocié avec des gens de guerre pour sauvegarder les biens et les personnes.

11. Nous ignorons si Robert de Baudricourt se trouvait lui-même à Azincourt mais il est probable que ce fut le cas.

12. *Inventaire des archives de Lorraine* par Dufourny, Nancy, t. II, p. 329.

13. Valérie Toureille, « Deux Armagnacs aux confins du royaume : Robert de Sarrebrück et Robert de Baudricourt », *Revue du Nord*, 2013, p. 977-1001.

14. *Ead., Robert de Sarrebrück ou l'honneur d'un écorcheur (1400-1462)*, Rennes, PUR, 2014.

15. Le Bassigny correspond à la région de Langres. Les Anglais établirent des garnisons à Nogent-le-Roi et Montigny-le-Roi, à proximité de cette ville d'obédience royale.

16. Archives départementales de la Meuse, B 1430, fol. 54v et 55.

17. Méliny-le-Grand ou Méliny-le-Petit, communes de la Meuse.

18. Foug, commune de Meurthe-et-Moselle.

19. Louis du Fay était un Lorrain. L'un de ses frères, Geoffroy, habitant de Maxey, déposa en 1456.

20. Archives départementales de la Meuse, B.2-212, fol.79 et B 2213.

21. Archives nationales [ANF], JJ 172, fol. 370 v. Jean de Vergy (v. 1380-v. 1460), seigneur de Fouvent, de Port-sur-Seine, de Vignory, de Saint-Dizier, sénéchal héréditaire de Bourgogne, neveu d'Antoine de Vergy, il est présent à l'entrevue du pont de Montereau, et à Troyes en 1420. Son épouse était Marguerite de La Roche-Guyon, épousée en 1437.

22. Vignory, commune de Haute-Marne. Vergy avait hérité du château de sa mère, mais il avait appartenu en 1491 à Jean de Baudricourt. Il en reste des éléments, dont une tour ronde.

23. Il semble avoir récupéré en mars 1426 son titre de seigneur de Blaise, sans doute dans le cadre d'un accord passé avec le duc de Bourgogne.

24. Gondrecourt, commune de la Meuse. Archives départementales de la Meuse, B 1430, fol. 54 v et 55.

25. Début 1425, des hommes de Baudricourt qui sont allés chevaucher en pays bourguignon s'arrêtent au retour à Gondrecourt, que tient Philippe de Norroy, après avoir pris une vache appartenant au seigneur de Vergy.

26. Antoine de Toulangeon (1305-1432) fut nommé maréchal de Bourgogne en 1427.

NOTES DES PAGES 29 À 36

27. Bibliothèque nationale de France [BnF], Ms. fr. 4484, fol. 215. John Bedford est également un frère d'Henri V, J. Stratford, « John, duke of Bedford (1389–1435) », *Oxford Dictionary of National Biography* (en ligne), Oxford University Press, 2011.

28. Témoignage de Bertrand de Poulangy du 3 février 1456.

29. Poulangy est une paroisse du Bassigny, proche de Langres.

30. Archives départementales de la Meuse, B 1431. Dans l'acte, il est qualifié de « noble homme ».

31. L'expression du chroniqueur peut se comprendre comme personne ordinaire, une roturière, ou comme une personne simple d'esprit, Jean Chartier, *Chronique de Charles VII*, éd. A. Vallet de Viriville, Paris, 1858, 5 vol., t. 1, p. 66-67.